

Amazonie en péril et doux regard de Virginie Otth



Deborah Turbeville: «Giselle, Cafe Tacuba», Mexico City, Mexico, janvier 1992. (DEBORAH TURBEVILLE/MUUS COLLECTION/PHOTO ELYSEE)

PHOTOGRAPHIE L'institution lausannoise Photo Elysée propose jusqu'en février cinq expositions, dont une installation vidéo monumentale de Richard Mosse sur la déforestation et les travaux personnels de l'Américaine Deborah Turbeville

STÉPHANE GOBBO

🐦 @stephgobbo

Depuis son ouverture sur le site de Plateforme 10 en juin 2022, on n'avait encore jamais vu Photo Elysée présenter ses nouvelles expositions comme un véritable cycle. En descendant les escaliers qui mènent au vaste plateau de 1500 m² dont dispose l'institution lausannoise, on est ainsi accueilli par une imposante paroi concave détaillant les cinq propositions visibles jusqu'en février 2024. La directrice, Nathalie Herschdorfer, souligne sa volonté de faire se côtoyer artistes suisses et internationaux, pour des accrochages contemporains et historiques. Un moyen de défendre le médium photographique de manière large et d'en explorer tous les possibles, à l'image des espaces qu'investissent cet automne la Lausannoise Virginie Otth et l'Irlandais Richard Mosse.

Celui-ci, repéré par l'Elysée en 2010 lors de la deuxième édition du projet reGeneration, présente sur deux écrans horizontaux *Broken Spectre*, une installation vidéo de 19 mètres de long et d'une durée de 74 minutes alertant sur la déforestation de l'Amazonie. «Son travail est un cri d'alarme», résume Nathalie Herschdorfer. L'artiste, lui, parle d'un travail hybride entre l'art contemporain et le photojournalisme. De fait, on est d'abord frappé par la beauté de ses images qui, en noir et blanc et en couleur, passant du macro au micro, de séquences de western à des prises de vues

thermiques, montrent une destruction qui, plus que celle d'un milieu tropical, est aussi celle de l'humanité.

Abattement et colère

De récentes études, lit-on dans les explications contextuelles qui accompagnent *Broken Spectre*, soulignent que la disparition des forêts amazoniennes arrive à un point de non-retour. Celles-ci pourraient en effet ne plus arriver à produire de précipitations et connaître dès lors un phénomène de savanisation, à savoir une transformation rapide d'un écosystème tropical à une savane, avec pour conséquence des rejets massifs de carbone dans l'atmosphère et une accélération mortifère du dérèglement climatique. Lorsque Richard Mosse montre de gigantesques parcelles de terre qui sont brûlées, avant d'être littéralement éventrées, on ressent d'une manière viscérale une tragédie environnementale dont on connaît de longue date les tenants et les aboutissants, mais qui se poursuit, inexorablement, aux yeux du monde.

Et lorsque l'Irlandais filme en très gros plan la vie qui grouille encore, on se demande si tout ceci existe bel et bien ou si on n'est pas là, déjà, dans de la science-fiction. Ce qui est en train de se jouer en Amazonie est une véritable guerre, avec d'un côté des populations amérindiennes qui tentent de résister et de l'autre

des cow-boys sans foi ni loi. Sans parler d'une épidémie de malaria qui sévit et touche massivement les enfants, à cause de la reproduction des moustiques dans les eaux stagnantes générées par l'exploitation minière, et d'une pollution au mercure. A la beauté des images succède alors un sentiment d'abattement et de colère.

Après cette immersion dans une installation physiquement et émotionnellement dévorante, quel bonheur de se plonger dans les *Quotidiennetés* de Virginie Otth, des petits formats réalisés à l'aide de son téléphone portable. Sur toute la longueur d'une cimaise, la Lausannoise dévoile des images de son quotidien, notamment des eaux du Léman, dans lesquelles elle nage 1 kilomètre chaque jour.

«Le lac change constamment, il est sublime, mais photographier le sublime est compliqué», dit celle qui chaque matin regarde différemment son œuf, un moyen d'exercer son regard.

Jardins sur carton

Photo Elysée lui a proposé de mettre en résonance des travaux récents. A l'opposé de ces miniatures, une imposante installation, *Multiple/désirs*, montre des corps masculins nus. Jouant sur les supports, les échelles et les couleurs, Virginie Otth propose une sorte de mosaïque qui symbolise son regard sur les hommes et son désir, là où l'histoire de l'art et de la photographie est traversée par celui des hommes sur les femmes. «Mon regard est doux et sensuel», dit-elle, et en effet on est loin de l'extrême érotisation à l'œuvre dans beaucoup de nus féminins. Au centre de la salle, le projet *Jardins* prend la forme de cartons pliés et dépliés tels des livres pop-up. Utilisant la technologie de l'impression UV, la photographe met en exergue l'impermanence de la nature en la montrant sur un support fragile.

En marge de cette exposition

LE TEMPS

monographique qui la voit également présenter une vidéo inspirée du *Théorème* de Pasolini, la Lausannoise a profité d'une carte blanche pour proposer à dix photographes rencontrés dans le cadre de son enseignement au CEPV de Vevey, d'où elle est diplômée, de travailler sur deux nouvelles d'Italo Calvino. Lui aussi issu du CEPV, Mathieu Bernard-Reymond dévoile de son côté, dans une petite expo présentée à l'espace Signal L, une commande de La Muette – espaces littéraires. Passionné par les nouvelles technologies, il a travaillé à la création, à l'aide de l'intelligence artificielle, d'images inspirées des textes de Ramuz.

Quant au versant historique de ce nouveau cycle d'expos de Photo Elysée, il est incarné par une monstration inédite des travaux personnels, à base notamment de collages et d'interventions physiques sur les tirages, de l'Américaine Deborah Turbeville (1932-2013), avant tout connue comme photographe de mode. ■

Photo Elysée, Lausanne, jusqu'au 25 février 2024.